Prix du Meilleur Polar des lecteurs de Points

Les éditions POINTS organisent chaque année le Prix du Meilleur Polar des lecteurs de POINTS. Pour connaître les lauréats passés et les candidats à venir, rendez-vous sur

wwww.meilleurpolar.com

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Originaire du Wyoming, C. J. Box a travaillé comme manœuvre dans un ranch, guide de pêche, reporter et rédacteur en chef d'un journal local. Aujourd'hui PDG de la Rocky Mountain International Corporation qui coordonne le marketing du tourisme de cinq États des Rocheuses, il vit à Cheyenne, Wyoming, avec sa femme, Laurie, et ses trois filles. Il est l'auteur de plusieurs romans, dont *Détonations rapprochées*, couronné par les Anthony et Macavity Awards, *Sanglants Trophées* et *Ciels de foudre* (sélectionné pour le prix du Meilleur Polar des lecteurs de Points 2010).

Extrait de la publication

DU MÊME AUTEUR

Détonations rapprochées
prix Calibre 38 Premier roman, 2004
Seuil, « Policiers », 2003
et « Points Policier », n° P1272

La Mort au fond du canyon
Seuil, « Policiers », 2004
et « Points Policier », n° P1394

Winterkill
Seuil, « Policiers », 2005
et « Points Policier », n° P1561

Sanglants Trophées
Seuil, « Policiers », 2006
et « Points Policier », n° P1782

L'Homme délaissé
Seuil, « Policiers », 2007
et « Points Policier », n° P2140

Meurtres en bleu marine
Seuil, « Policiers », 2008
et « Points Policier », n° P2254

Ciels de foudre
Seuil, « Policiers », 2009
et « Points Policier », n° P2382

Zone de tir libre
Seuil, « Policiers », 2009
et « Points Policier », n° P2494

Trois semaines pour dire adieu
Seuil, « Policiers », 2011

Extrait de la publication

C. J. Box

LE PRÉDATEUR

ROMAN

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Aline Weill

Éditions du Seuil

TEXTE INTÉGRAL

TITRE ORIGINAL
Blood Trail
ÉDITEUR ORIGINAL
G.P. Putnam's Sons, New York
© 2008 by C.J. Box
ISBN original : 978-0-399-15488-1

ISBN 978-2-0211-2110-0
(ISBN 978-2-02-098294-8, 1re publication)

© Éditions du Seuil, octobre 2010, pour la traduction française

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Extrait de la publication

Pour Roxanne…
Et pour Laurie, toujours.

Extrait de la publication

Dors !
On peut chasser au paradis –
Dors tranquillement jusqu'à demain.

William Carlos Williams

C'est bizarre un homme qui meurt :
ça manque bien souvent de panache.

Guy Sajer, *Le Soldat oublié*

Extrait de la publication

Extrait de la publication

1

Je suis un chasseur, je dispense la dignité.

Et je suis en chasse.

Lorsque le soleil hausse les sourcils à l'est sur les montagnes, je distingue la piste à travers le pré endormi. C'est toujours soudainement que le soleil renaît, miracle étourdissant chaque jour que Dieu fait, si rarement vu à notre époque, sauf par ceux qui vivent encore au rythme du monde réel, où la mort est omniprésente et la survie un don injuste. Cette explosion de lumière ne durera pas, mais elle révèle la direction et la stratégie de ma proie de manière aussi claire qu'un néon clignotant le mot OUVERT. *Enfin, si on sait regarder. La plupart des gens ne le savent pas.*

Je vais vous dire ce que je vois :

Le premier rayon de lumière laiteuse ruisselle à travers le bois, enflammant la fine couche de rosée et de givre sur l'herbe. La trace laissée il y a moins d'une heure s'annonce, non par des empreintes ou des feuillages courbés, mais par l'absence de rosée. Pendant vingt secondes, quand la force et l'angle de la lumière sont parfaits, je peux voir que ma proie a hésité quelques instants à la lisière du pré pour regarder et écouter avant de continuer. La trace pénètre hardiment dans la clairière avant de s'arrêter et de reculer vers

Extrait de la publication

les ombres secrètes du mur de pins, puis elle reprend le long du pré pour en sortir entre deux pins de Murray.

Je suis un chasseur.

En tant que tel, je suis un instrument majeur de la nature. Je complète le cercle de la vie en n'oubliant jamais que je m'y inscris aussi. Sans moi, il y a des souffrances inutiles et la mort est lente, brutale et sans gloire. La gloire de la mort dépend du fait qu'on est le chasseur ou la proie. On peut être l'un ou l'autre, suivant les circonstances.

Je sais, pour avoir reconnu le terrain, que ces trois derniers matins deux douzaines de wapitis ont brouté sur un coteau ensoleillé à un kilomètre de là où je me tiens, et je sais vers où se dirige ma proie, donc où je vais me rendre. La harde comprend surtout des femelles et des faons, et trois jeunes daguets. J'ai vu aussi un beau dix cors, un douze cors, et un splendide quatorze cors royal qui toisait la harde avec une supériorité impassible. J'ai suivi la trace à travers le pré et le bois encore sombre jusqu'à ce qu'elle débouche sur l'arête rocheuse d'une crête au-dessus du coteau herbeux.

Je marche le long du pré, en gardant la trace de ma proie sur la droite pour pouvoir la voir rien qu'en baissant les yeux, comme un chauffeur qui vérifie une carte routière. Mais la route que je suis – pleine de bonds, de pauses et de méditation – me mène à travers le haut terrain boisé sur la pente est des monts Bighorn. À l'instar de ma proie, je m'arrête souvent pour écouter, pour regarder, pour inhaler profondément dans mes poumons l'air fleurant le pin et la poussière en le

goûtant, le savourant, en l'absorbant en moi. Je deviens une partie du tout, pas un visiteur.

Dans le bois, je fais de mon mieux pour contrôler ma respiration afin qu'elle reste assourdie et rythmée. Je veille à ne pas marcher ni à monter trop vite ou trop maladroitement pour ne pas haleter. Dans la fraîcheur de l'aube, mon souffle est court et se change en buée en quittant mon nez et ma bouche pour s'évanouir dans le néant. Si ma proie soupçonne que je la traque – si elle entend ma respiration laborieuse –, elle s'arrêtera dans l'épaisseur du bois, tous les sens en alerte. Si je bute contre elle, je n'arriverai peut-être jamais à tirer, ou si mal que je ne ferai que la blesser. Je ne veux pas de ça.

Je manque de perdre la piste quand la pente devient rocheuse, se changeant en plaques de granit. Comme le soleil n'a pas encore percé dans cette partie du bois, la lumière est faible et voilée. La brume matinale est suspendue entre les arbres comme si elle dormait et la montée m'apparaît comme à travers une vitre sale. J'ai beau connaître notre direction générale, je m'arrête pour observer, laissant mon souffle se ramener à un murmure et mes sens absorber la scène pour m'indiquer des choses que la vue ne suffit pas à me dévoiler.

Lentement, très lentement, pendant que je me tiens là en me forçant à ne pas regarder le coteau, les arbres ou rien de particulier, en laissant le terrain que j'escalade se fondre dans le vague, l'histoire m'est révélée comme si la terre elle-même me la racontait.

Ma proie s'est arrêtée au même endroit que moi, quand il faisait encore très sombre. Elle a cherché un meilleur trajet vers le haut de la butte pour ne pas avoir à gravir la masse de granit, non seulement parce que la roche glisse, mais parce qu'elle est couverte de

Extrait de la publication

poches d'aiguilles de pin et de pierres disjointes qui, si on les délogeait ou si on les foulait, signaleraient la présence d'un intrus.

Mais n'ayant pu trouver un meilleur itinéraire, elle est montée sur la corniche et a marché sur quelques mètres. Je vois maintenant le déplacement causé par un pas hésitant dans les aiguilles de pin, dévoilant une tache de moisissure grande comme une pièce de monnaie. Les aiguilles de pin délogées, pas plus d'une douzaine, sont répandues sur la roche nue comme des baguettes de mikado. À trois mètres du tas d'où elles viennent, une petite pierre gît à l'envers, sa face de granit blanc exposée vers le ciel. Je sais qu'elle a été déplacée, peut-être retournée par un faux pas, parce que la face visible est trop propre pour être là depuis longtemps.

J'en déduis que ma proie s'est rendu compte que gravir la face de la roche était trop bruyant, et qu'elle a fait demi-tour pour revenir à son point de départ. Je suppose qu'elle a contourné l'affleurement de granit pour trouver un meilleur sol, plus meuble, à escalader. Je trouve l'endroit où elle s'est arrêtée pour uriner, parce qu'elle a laissé une tache sombre dans la terre. Je le repère à l'odeur, qui est âcre et salée. Une fois mon gant ôté, je touche du bout des doigts le sol humide, un peu plus chaud que l'air ou la poussière. Ma proie n'est pas loin. Et je vois une trace nette là où elle a de nouveau rebroussé chemin vers le sud-est, en direction de la crête.

Les wapitis brouteront derrière la ligne de faîte. Je les sentirai probablement avant de les voir. Ces grands cerfs ont une odeur particulière – de terre, comme du terreau mêlé de musc, notamment le matin, quand le soleil réchauffe et sèche leur peau mouillée.

Extrait de la publication

En silence, posément, je remets mon gant et j'actionne la culasse de mon fusil. J'aperçois le cuivre pur, brillant, de la cartouche quand elle s'installe dans la chambre. Je déplace doucement le cran de sûreté pour qu'au bon moment je n'aie qu'un petit coup de pouce à donner pour pouvoir tirer.

À mesure que je gravis la colline, le ciel s'éclaircit. Les arbres se dispersent et la lumière du matin filtre davantage entre les branches jusqu'au tapis d'aiguilles de pin. Je tiens le canon du fusil devant moi, mais pointé légèrement vers le bas. Je peux voir les endroits où a marché ma proie, et suivre ainsi sa trace. Mon cœur bat plus vite et je respire à peine. Je sens des gouttes de sueur perler à travers mes pores et couvrir tout mon corps comme une fine couche de graisse. Mes sens s'aiguisent, poussés à s'affirmer, comme prêts à saisir tout ce qu'ils pourront capter.

Je ralentis à l'approche du sommet. Une faible brise – glacée, tonique, pure comme la neige – flotte par-dessus la crête et m'embue les yeux. Je mets par prudence mes lunettes de soleil. Je ne peux pas courir le risque de franchir le haut de la colline avec la vue brouillée, ce qui m'empêcherait de voir clairement dans le viseur.

Je me mets à quatre pattes pour ramper le reste du trajet. Les wapitis sont capables de remarquer n'importe quel mouvement à l'horizon, et s'ils me voient sauter par-dessus la crête, je les effraierai. J'ai soin de garder derrière moi la cime d'un pin sur la pente que je viens de monter, pour que ma silhouette ne se découpe pas sur le ciel pâle. Pendant ma reptation, je sens la terre humide, les aiguilles de pin et l'odeur légèrement pourrie des feuilles en décomposition.

Extrait de la publication

Il y a trois prairies grandes comme des parcs sur le col en dessous de moi – les wapitis sont là. La bande la plus proche – trois femelles, deux faons et un daguet – est à moins de cent cinquante mètres. Le soleil enflamme leurs peaux brun-rouge et leurs croupes aux tons fauves. Ils sont assez près pour que je perçoive le cliquetis de leurs sabots sur les pierres et les reflets de leurs yeux noirs. Sur leur droite, dans une autre prairie, il y a un groupe de huit qui comprend le dix cors. Le grand cerf lève la tête, ses bois accrochent la lumière et pendant un instant je retiens mon souffle de peur qu'il ne m'ait repéré. Mais après, il se remet tranquillement à mâcher, les tiges d'herbe sautillant aux coins de sa gueule comme des cigarettes.

Je respire.

Le quatorze cors est à la lisière des arbres, à plus de trois cents mètres. Il se tient en partie dans l'ombre des pins qui bordent la prairie. Ses bois sont si grands et larges que je me demande, comme toujours, comment il arrive à lever la tête, voire à courir à travers le bois touffu. Il semble conscient de la présence de la harde sans même la regarder. Quand un faon s'approche trop de lui, il grogne sans cesser de manger et le petit bat en retraite, comme si une abeille l'avait piqué.

La brise souffle dans ma direction et je doute que les wapitis puissent me flairer. Ma traque a été parfaite. Je prends plaisir à la chasse elle-même, sachant que ce sentiment de célébration silencieuse et païenne est aussi ancien que l'Homme, mais seulement inconnu de ceux qui ne chassent pas. Y a-t-il le moindre sentiment comparable dans le monde des villes ? Au cinéma, dans les jeux vidéo ou sur Internet ? Je ne crois pas, parce que ça, c'est réel.

Extrait de la publication

Avant de porter le fût de mon arme à ma joue et de coller mon œil contre le viseur, j'avance pas à pas pour regarder le bas de la pente juste en dessous de moi, que jusqu'ici je ne distinguais pas. C'est comme si je faisais glisser le couvercle d'une casserole fumante pour voir ce qu'elle contient. Je sens mon estomac se serrer et mon cœur s'emballer.

Il est là. J'aperçois nettement le dos large de sa veste et son chapeau orange vif. Il vise le wapiti par la lunette de son fusil. Il se cache derrière un gros buisson de symphorines, pour que le cerf ne le voie pas. Cela fait une heure qu'il le traque à travers la prairie, jusqu'en haut de la pente, et par-dessus la crête. Ce sont ses traces que j'ai suivies. Il attend là tapi, un sac sombre à ses pieds. Il est à cinquante mètres de moi.

Je m'installe à plat ventre, tortillant le bassin et les jambes pour me coller au sol. La froideur de la terre s'insinue à travers mes vêtements, je la sens qui m'apaise, me rassure, me détend. Je dégage d'un coup de pouce le cran de sûreté de mon fusil, cale le fût verni contre ma joue, et me penche vers la lunette.

Le viseur embrasse le côté de son visage, le réticule pointé sur sa tempe grisonnante. Il a encore des traces des rouflaquettes qu'il avait dans le temps. Sa figure et ses mains sont plus marquées que dans mon souvenir, un peu ridées, marbrées de taches. L'alliance qu'il avait autrefois n'est plus là, mais je vois le creux qu'elle a laissé dans sa peau autour de son doigt. Il est toujours gros, grand et large. S'il rit, je verrai, encore une fois, ses dents énormes avec la lueur dorée des couronnes et les fentes de ses yeux plissés, comme s'il ne pouvait pas rire et voir en même temps.

Je garde le réticule braqué sur sa tempe. Il a l'air de sentir qu'il y a un problème. Son visage se contracte

et, un instant, il cesse de viser, regardant à droite et à gauche pour voir s'il peut trouver quoi, ou qui, est en train de l'épier. C'est déjà arrivé avec les autres. Ils ont l'air de savoir et en même temps ils ne veulent pas l'admettre. Au moment où il cherche, je baisse le réticule sur son cœur. Comme il ne me regarde pas en face, je n'ai pas à tirer.

J'attends jusqu'à ce qu'il ait l'air de conclure que c'était juste une sensation étrange et se repenche sur son viseur, pour attendre que le quatorze cors se tourne sur la droite et lui offre un tir parfait, en plein corps. Ma lunette suit ses gestes.

Je lève le réticule, passant de son cœur à son cou juste sous sa mâchoire, et je presse la détente.

Il y a un instant, quand on tire avec un fusil très puissant, où la vue à travers la lunette n'est plus qu'une lueur, où le canon recule. Pendant cet instant, on ne sait pas si on a atteint ce qu'on visait ni ce qu'on verra quand on baissera le fusil sur sa cible. L'odeur de poudre est âcre et la détonation fuse à travers le bois, revenant en écho en grondant comme un coup de tonnerre. On entend les mugissements effrayés d'une harde de wapitis qui paniquent tous ensemble et courent vers la forêt. Le quatorze cors a disparu. Les oiseaux s'envolent du couvert des arbres comme des étincelles.

Voilà ce que je sais :

Je suis un chasseur, je dispense la dignité.

Extrait de la publication

2

Joe Pickett était bloqué sur le toit de sa nouvelle maison. C'était le premier samedi d'octobre, et il était là pour réparer des douzaines de bardeaux en forme de T qui avaient été desserrés par un vent de tempête soufflant à cent vingt kilomètres-heure, lequel avait aussi abattu sa clôture arrière et décapé la peinture de ses volets. En pleine nuit, la tempête avait dévalé en trombe la pente est des montagnes et frappé la ville comme un tsunami aérien, cassant les branches des peupliers chenus sur des lignes à haute tension et balayant des semi-remorques de la route pour les projeter dans les plaines d'armoise comme des canettes vides. Depuis cette nuit de tempête, il y avait un mois, les bords des bardeaux battaient le toit de sa maison comme un jeu de cartes. Du moins était-ce ainsi que sa femme, Marybeth, avait décrit ce bruit, car Joe avait rarement été chez lui pour l'entendre et il n'avait pas eu un seul jour de congé pour réparer les dégâts depuis la bourrasque. Jusqu'à aujourd'hui.

Il avait réveillé sa fille de seize ans, Sheridan, pour lui demander de tenir l'échelle branlante pendant qu'il montait sur le toit. L'échelle avait ployé et tremblé pendant son ascension, et il redoutait la descente. Comme il n'était que neuf heures du matin, Sheridan n'était pas

Extrait de la publication

complètement réveillée et, la dernière fois qu'il avait regardé en bas de l'échelle, elle bâillait, ses cheveux blonds dans les yeux. Elle était restée en dessous pendant qu'il grimpait et il ne pouvait la voir. Il supposait qu'elle était rentrée dans la maison.

Il y avait eu un temps où Sheridan avait été sa fidèle copine, qui lui passait ses outils quand il devait faire des réparations. Son assistante zélée, qui connaissait la différence entre une clé à douille et une clé à molette Crescent. Elle le bombardait de questions pendant qu'il travaillait, même si parfois ça le déconcentrait. Il n'entendait plus rien désormais. Il avait bêtement pensé qu'elle ne demanderait qu'à l'aider parce qu'il avait été longtemps absent, oubliant qu'elle était une adolescente avec ses propres intérêts et une liste de priorités sur laquelle « Aider Papa » était tombé très bas. Qu'elle soit sortie tenir l'échelle était une marque de reconnaissance de ce temps révolu, et son retour dans la maison une expression de leurs liens distendus. Ça l'attristait, et leur ancienne complicité lui manquait.

C'était un jour d'automne sans vent, froid et piquant. La neige qui saupoudrait au loin les cimes des Bighorn faisait paraître encore plus bleus le ciel et les montagnes et, tout en fichant des clous galvanisés dans des feuilles de contreplaqué à travers les bardeaux, il jetait des coups d'œil à l'horizon, comme s'il regardait par en dessous une maître nageuse en bikini à la piscine municipale. Il ne pouvait s'en empêcher – il se languissait d'être là-bas.

Joe Pickett avait été jadis le garde-chasse du district de Saddlestring, le responsable des montagnes et des collines. Cela avant d'être viré par le directeur de l'agence publique, un bureaucrate machiavélique du nom de Randy Pope.

RÉALISATION : NORD COMPO À VILLENEUVE-D'ASCQ
IMPRESSION : BRODARD ET TAUPIN À LA FLÈCHE
DÉPÔT LÉGAL : JUIN 2011. N° 105135 (00000)
IMPRIMÉ EN FRANCE

Extrait de la publication